

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve.

Remarques importantes

- Présenter sur la copie en premier lieu le résumé de texte et en second lieu la dissertation.
- Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la correction de la forme (syntaxe, orthographe), de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.
- L'épreuve de Rédaction comporte obligatoirement deux parties : un résumé et une dissertation. Résumé et dissertation ont la même notation et forment un ensemble indissociable.

Partie I - Résumé de texte

Résumez en 250 mots le texte suivant. Un écart de 10 % en plus ou en moins sera toléré. Vous indiquerez avec précision, en marge de chaque ligne, le nombre de mots qu'elle comporte et, à la fin du résumé, le total.

Ma vie se donne à moi comme conscience d'un sens immanent à une certaine durée. Non point temps représentatif, mais temps substantiel. Je suis mon temps. Mon temps c'est ma vie. Les dimensions du temps vécu ne correspondent pas à des variables mathématiques, ce sont des dimensions en valeur qui font de l'être dans le temps une réalité bel et bien divisible et discontinue. Telle est d'ailleurs l'attestation de ma mémoire, scandée par des événements dont la succession ne se résorbe nullement dans le simple cadre de la mathématique chronologique. Ma mémoire me livre le sens de mon histoire ; elle évoque l'alternance du bon temps et du mauvais temps dans l'affirmation de ma personnalité ; elle saute les temps vides, les longs espaces déserts, les pauses, pour se concentrer en quelque sorte sur les temps pleins, positifs ou négatifs, les peines, les épreuves ou les joies, qui sont comme autant de fixations ou de nœuds sur ma ligne de vie. Le « premier souvenir », selon M. Minkowski, serait fourni par les remords. Au surplus, le temps de la personne ne se décline pas seulement au passé. Il ouvre aussi la perspective de l'avenir, la procession de chaque existence vers l'horizon qu'elle prévoit ou qu'elle redoute. De sorte que le présent s'affirme comme un moment de rupture, ou comme une halte entre deux paysages dont il assure la liaison, mais de telle sorte que leur unité toujours ambiguë puisse être comprise en continuité ou en discontinuité. Le présent se réalise à la fois comme trait d'union et comme trait de rupture, c'est-à-dire qu'il

nous renvoie en fait à une intelligibilité d'ordre personnel et humain, irréductible aux calculs de la conscience réflexive.

La temporalité humaine constitue ainsi chaque personne comme centre d'un monde qui lui appartient en propre, et qui ne peut être échangé ou substitué. Chaque vie s'inscrit entre des horizons, lointains et rapprochés, qui font d'elle un ensemble fermé où toute autre vie ne peut pénétrer que sur invitation, et seulement en visite. L'idée même de vie personnelle ou de destinée ne se met pas au pluriel, ou plus exactement le pluriel dénature la réalité authentique. Car je n'ai qu'une vie, et l'appartenance à ma vie d'un objet, d'un paysage, d'un événement, leur intervention dans mon histoire les fait être pour moi, en leur conférant un sens qu'ils ne sauraient avoir pour personne d'autre.

Mais une vie personnelle ne se ferme pas vraiment sur elle-même. Sa temporalité est une prise de possession de l'environnement réel selon la médiation d'une destinée. Le rapport n'est pas ici celui d'un sujet extérieur au temps avec un objet conçu comme un ensemble de déterminations. Il y a un temps du sujet, mais aussi un temps du réel. Autrement dit, l'histoire ne s'offre pas à nous seulement comme un chiffre personnel, mais aussi comme un chiffre culturel. La conscience que je prends du temps que je suis s'offre comme une conscience-*nous* plutôt qu'une conscience-*je*. Le caractère communautaire ne se substitue pas au caractère personnel, mais il le prépare, il propose à sa décision un certain nombre de sens. L'insertion temporelle du moi se réalise comme un passage des possibles communautaires à la réalité personnelle. Je vois le monde non pas comme tout le monde le voit, mais en fonction de ce que tout le monde voit. La capacité d'aberration introduite par l'individualité suppose un [...] environnement qui sert de fond à son affirmation.

L'être temporel de l'homme se réalise donc en situation dans le prolongement de l'histoire de l'humanité. Le monde de la nature a été recouvert et comme interprété par le monde culturel. Nous trouvons originairement un vocabulaire, un univers du discours au sein duquel nous apprenons qui nous sommes aux yeux de tous, une sorte d'esquisse culturelle du destin moyen que l'environnement psychologique nous attribue. L'ingénuité de la présence au monde, telle que Bergson pensait l'atteindre, est elle-même toute relative. Elle affirme un démenti aux formes régnantes de la pensée, mais correspond elle-même à une prise de vue historique sur la réalité humaine. De même que Bergson redécouvrait la durée vécue, Debussy accédait à la durée musicale, les impressionnistes à l'espace vécu, et Proust au temps humain du roman. Cette simultanéité même dans les découvertes d'une époque permet de définir un style, style de pensée, style de sensibilité, caractéristique d'une société humaine à un moment du temps. Proust se reconnaît dans le sentiment musical d'un Vinteuil, qui unit Fauré à Debussy et à Franck, dans l'impressionnisme d'un Elstir et d'un Bergotte, qui évoquent par certains aspects un Monet et un Anatole France. Péguy se veut disciple de Bergson, comme Proust est le romancier bergsonien [...].

Il serait facile de multiplier ces exemples. Chacun des éléments du monde a son histoire, de sorte que la perspective la plus essentielle est la perspective historique. Le monde est temporalité comme la personne. L'univers personnel, environnement, décor efficace d'une vie, apparaît ainsi comme le faisceau mal noué de nos cheminements vers le

monde et dans le monde, « berceau des significations, sens de tous les sens, et sol de toutes les pensées », selon les heureuses formules de M. Merleau-Ponty¹ : « Le monde est inséparable du sujet, écrit-il encore, mais d'un sujet qui n'est rien que projet du monde, et le sujet est inséparable du monde, mais d'un monde qu'il projette lui-même. Le sujet est être-au-monde et le monde reste "subjectif" puisque sa texture et ses articulations sont dessinées par le mouvement de transcendance du sujet ». Mais cette subjectivité individuelle doit être elle-même comprise en situation dans une objectivité, une historicité culturelle.

On voit combien nous sommes loin ici de pouvoir formuler des déterminations précises, de pouvoir dessiner une carte ou définir des équations. Le monde réel demeure concrètement pour chaque homme un horizon, la somme impossible à réaliser d'un nombre indéfini d'aspects. « Le monde n'est pas un objet, note Jaspers². Nous sommes toujours en lui, mais lui n'est jamais objet pour nous (...). Chaque image qu'on se fait du monde est une coupe obtenue sur le monde ; le monde lui-même ne devient pas image. La "vision scientifique de l'univers", qui était censée s'opposer à une vision mythique, a toujours été elle-même une nouvelle vision mythique ; mais elle recourait à des moyens scientifiques et son contenu mythique restait pauvre ». Ainsi la science fournit bien un horizon, mais non pas l'horizon de tous les horizons. Et cette coordination et subordination de l'apport scientifique à d'autres composantes de l'existence exprime la permanence en nous de la conscience mythique, seule en mesure de dénommer la multiplicité divergente des intentions et des sens qui composent la réalité au sein de laquelle nous vivons.

En fait, il ne s'agit pas seulement d'une cosmologie pensée, mais aussi bien d'une cosmologie jouée et sentie. L'unité humaine ne s'accomplit pas en dehors de l'unité du monde, et le sens de cette totalité, qui se dérobe à toute détermination finale, s'offre à nous dans la perspective de nos virtualités et de nos élans sous forme de mythes plus ou moins développés, qui nous donnent chaque fois une lecture de l'univers selon le chiffre de telle ou telle de nos valeurs. Le monde vécu serait ainsi une sorte d'examen de conscience, mais de la conscience mythique. Les mythes dessinent les prises de la pensée, du désir, de l'imagination sur la totalité de l'être. A défaut de la synthèse objective, c'est là le seul point de départ pour toute élucidation de la condition humaine. Puisque l'unité scientifique n'est qu'une unité partielle et comme subordonnée, la philosophie ne peut pas se réduire à la mesure d'une épistémologie. Elle doit poursuivre l'entreprise d'élaborer une conscience d'univers, sans doute impossible à achever mais toujours ouverte, qui se réalise non pas dans la distance et l'absence, comme la norme scientifique, mais dans la présence au présent.

Georges Gusdorf, *Mythe et métaphysique*,
Flammarion, « Champs », Paris, 1984 [p. 282-286].

1. Maurice Merleau-Ponty : philosophe contemporain (1908-1961), auteur de la *Phénoménologie de la perception*.
2. Karl Jaspers : philosophe contemporain (1883-1969) ; les lignes citées renvoient à son *Introduction à la philosophie*.

Partie II - Dissertation

Votre devoir devra obligatoirement confronter les trois œuvres et y renvoyer avec précision. Il ne faudra, en aucun cas, juxtaposer trois monographies, chacune consacrée à un auteur. Votre copie ne pourra pas excéder 1200 mots, mais un décompte exact ne sera pas exigé.

Selon Georges Gusdorf, « **le présent se réalise à la fois comme trait d'union et comme trait de rupture** ». Dans quelle mesure cette formule éclaire-t-elle votre lecture des trois œuvres inscrites au programme ?

••• **FIN** •••